

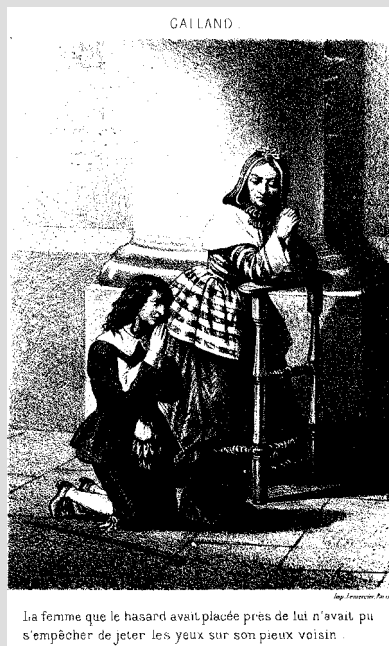


**Association pour la Promotion de l'Histoire et de l'Archéologie Orientales
Université de Liège**

mémoires n° 10

LE JOURNAL D'ANTOINE GALLAND (1646-1715)

LA PÉRIODE PARISIENNE
VOLUME IV (1714-1715)



édité par

Frédéric BAUDEN et Richard WALLER

avec la collaboration de
Michele ASOLATI, Étienne FAMERIE et Richard VEYMIERS
pour l'annotation

Peeters
Louvain · Paris · Walpole (MA)
2015



**Association pour la Promotion de l'Histoire et de l'Archéologie Orientales
Université de Liège**

mémoires n° 10

LE JOURNAL D'ANTOINE GALLAND (1646-1715)

LA PÉRIODE PARISIENNE
VOLUME IV (1714-1715)

GALLAND



La femme que le hasard avait placée près de lui n'avait pu
s'empêcher de jeter les yeux sur son pieux voisin.

Frédéric BAUDEN et Richard WALLER

avec la collaboration de
Michele ASOLATI, Étienne FAMERIE et Richard VEYMIERS
pour l'annotation

Peeters
Louvain · Paris · Walpole (MA)
2015

Illustration de couverture :

Représentation fantaisiste d'Antoine Galland.

Source : Emilie Foa, *Travail et célébrité. Contes historiques dédiés à la jeunesse* (Paris : Bédélet, 1860), gravure faisant face à la p. 33.



Publié avec le concours de l'université de Liège et de la British Academy

Avant-propos

Avec ce quatrième volume, l'édition du texte du *Journal* d'Antoine Galland correspondant à la période parisienne se termine à point nommé : d'ici quelques semaines, du 16 au 18 février 2015, nous célébrerons le tricentenaire de la mort de son auteur dans le cadre d'un colloque international qui rassemblera quelques-uns des meilleurs spécialistes des sujets traités par Galland dans son *Journal* et dans ses travaux. Mis sur les rails en 2006, ce projet aura été mené tambour battant par une équipe pluridisciplinaire qui n'a pas compté ses heures et dont l'enthousiasme a contribué, pour une large part, à son succès. Le désir exprimé par de nombreuses personnes de voir enfin ce texte mis à la disposition du plus grand nombre est donc exaucé. Il ne lui manque plus qu'un instrument qui permette réellement d'en exploiter les moindres recoins : des index. C'est la raison pour laquelle un cinquième et ultime volume sera publié d'ici peu. Ce volume contiendra, outre des index multiples, la bibliographie générale et des annexes. Notre espoir est que ce texte soit désormais étudié et exploité par toutes les personnes qui ont un intérêt pour Galland mais aussi pour l'époque à laquelle il vécut. Témoin privilégié de son temps, Galland connaîtra-t-il ainsi une renaissance ? Si ce devait être le cas, nos espérances seraient plus que comblées.

Remerciements

Nous souhaitons exprimer toute notre reconnaissance envers les institutions qui ont facilité notre travail, en particulier l'Université de Liège qui, à deux reprises, nous a fait bénéficier d'un financement sans lequel il aurait été impossible de mener des missions de recherche dans diverses bibliothèques européennes. Notre gratitude va aussi en particulier à nos collègues qui ont accepté d'apporter leur contribution à la réalisation de ce projet dès le départ et ce malgré leurs multiples engagements.

Frédéric Bauden

Nous tenons à redoubler nos remerciements à deux collègues et amis qui nous avaient déjà aidé dans d'autres domaines. Antony McKenna et John O'Brien nous ont été d'un grand service pour le présent volume en partageant avec nous leurs connaissances, respectivement, du dédale du mouvement janséniste à

l'époque du *Journal* et de la réception complexe de l'œuvre de Lucien en France pendant le seizième siècle et depuis lors.

Quant aux institutions et à leur personnel, nous devons remercier en particulier Stéphane Ben Zerrouk, digne successeur de son père aux archives de l'Institut de France, Patrick Latour, conservateur en chef chargé des manuscrits et archives à la Mazarine, qui m'a indiqué, par retour de mél, la cote du manuscrit des lettres de la « protestation des neuf prélats » et Katie Hooper, conservateur des livres anciens de l'université de Liverpool, qui a examiné pour moi, d'un œil exercé, un exemplaire des œuvres de Lucien.

La British Academy a non seulement fourni les fonds qui ont facilité les recherches nécessitées par l'annotation du texte mais a aussi, grâce au soutien de Claire McDonagh et Ken Emond, prolongé de six mois la durée de la bourse, ce qui nous a permis de mener cette entreprise à bon terme. Nous leur en sommes infiniment reconnaissant.

Richard Waller

Quant au poste d'antiquaire du roi, les devoirs qui y sont attachés n'ont pas beaucoup modifié sa routine quotidienne. Les deux visites que Galland avait faites à Versailles vers le début de 1712, pour collationner les collections royales de monnaies anciennes et modernes en préparation de l'arrivée du nouveau garde des médailles, Jean-François Simon⁴, ne semblent pas avoir eu de suite, du moins du genre qui aurait exigé un déplacement versaillais⁵.

Son emploi du temps privé a peu évolué depuis le premier volume du *Journal* et il traverse toujours Paris dans tous les sens pour voir ses nombreuses connaissances. Il se rend tout aussi — peut-être même plus — souvent chez l'abbé François de Camps pour y travailler et manger, régulièrement le mardi, mais aussi d'autres jours de la semaine, à tel point qu'il note comme une circonstance peu ordinaire « qu'il y avait huit jours » qu'il ne lui avait pas rendu visite (le 8 juin 1714). Il reste fidèle à Jacques Le Hay et au marquis d'Aulède, malgré la disparition de leurs épouses qui lui avaient fait bon accueil de leur vivant. Des deux, Aulède le reçoit le plus souvent et le plus régulièrement, en principe tous les lundis pour le « dîner »⁶, tandis que Galland profite plutôt d'une heureuse coïncidence d'adresses pour passer chez Le Hay sur le chemin de la maison de l'abbé de Camps, que ce soit à l'aller ou au retour. Une importante absence, pourtant, est à remarquer. Le 2 février, André Brûe vient chez Galland lui faire ses adieux avant de quitter Paris pour Rouen et le Sénégal, marquant ainsi la fin de ses récits des merveilles d'Afrique et obligeant Galland de se servir de Paul Lucas s'il veut écrire à Benjamin Brûe, parti pour l'Orient en septembre 1710.

Galland fait aussi des visites de convenance, quelquefois intéressées, chez les Foucault et les Verthamon, les abbés Bignon et de Louvois, sans négliger des connaissances et collègues dont il partage les intérêts (et qui peuvent venir aussi chez lui) : Nicolas Henrion (dont le cours, en langue syriaque, précède celui de Galland au Collège royal), Claude Genébrier (quand il n'est pas en Angleterre), l'abbé François-Louis Deslandes (même s'il ne vient plus à ses cours), Paul Lucas (avant son départ pour Constantinople), Nicolas Fréret (mais sans le trouver chez lui), Daniel de Larroque (lorsque celui-ci vient de Versailles passer les fêtes au petit hôtel de Créquy), Joseph Blondel de Gagny (sans que la raison de la visite nous soit donnée), Anselme Banduri, Charles-Louis Baudelot de Dairval, Bernard de La Monnoye, et j'en passe.

Il faut souligner que ces visites se faisaient sans exception à pied et que la rue des Sept Voyes couronnait la Montagne Sainte-Geneviève, qui devait être, sans doute à l'époque, une montée partant de la Seine plus ardue que de nos jours. Galland ne pouvait éviter de la gravir pour rentrer chez lui presque tous les jours de la semaine, quelque chemin qu'il prît. Seul le Collège royal se trouvait assez

⁴Voir *Journal*, vol. III, aux dates du 31 janvier au 2 février et du 2 au 5 mars. | ⁵Le 26 octobre 1714, lorsque François de Camps l'emmène consulter le contenu du Cabinet du roi, c'est sans doute pour compléter les données du catalogue des médaillons que Galland est en train de réaliser pour l'abbé, visite qui n'a donc rien à voir avec le poste. | ⁶À part de fréquentes précisions dans le *Journal*, la régularité de ces visites culinaires semble être confirmée lorsque Galland note, le lundi 11 juin : « la chaleur ... m'empêcha d'aller dîner au Marais ».

taux de 1715 (les 20, 21 et 23 octobre et les 1^{er} et 24 novembre), mais le *Journal* en fait bien moins de cas que l'année précédente (les 15, 25, 27, 30, 31 octobre et les 1^{er}, 12, 13, 16, 22 novembre). En ce qui concerne l'Académie, il y a donc des indices d'un certain ralentissement d'intérêt ou d'énergie.

Mais Galland ne travaille pas que pour l'Académie. Le *Journal* de cette année offre bien plus d'indices que d'habitude du temps que notre diariste a passé à préparer ses cours au Collège royal. Depuis le 3 novembre de l'an précédent jusqu'à Pâques 1714 (la fin de l'année collégiale), presque toujours un jour de la semaine qui n'est pas un jour de cours, Galland prépare la dix-huitième sourate du Coran pour l'expliquer grammaticalement à ses auditeurs. Ensuite, au début de l'année suivante, en novembre, pour exaucer les souhaits de ses auditeurs (voir la notice du 13 juin), il se met à faire de même pour expliquer quelques psaumes de David en arabe. Sauf erreur de notre part, la notice du 3 novembre 1713 est la première où Galland fait signe d'avoir préparé ses cours. Cela ne signifie évidemment pas qu'il ne les avait pas préparés depuis sa nomination à la chaire, mais le fait qu'il prenne la peine d'en faire la remarque maintenant semble indiquer qu'il s'agit d'un travail d'un autre ordre que celui des premiers temps. Et, bien sûr, il a du travail à faire pour son propre compte. Il fait de nombreuses additions au *Dictionnaire historique et numismatique* (dont le titre devient, au cours de l'année, *Dictionnaire historique, géographique et mythologique*) en puisant dans les scholies d'Apollonios de Rhodes. À partir du 15 juillet, il passe des heures à comparer l'*Histoire* et le *Portrait* de Tamerlan par Ibn 'Arabšāh avec la traduction de Pierre Vattier avant de se lancer dans une nouvelle version, semble-t-il, au début de novembre seulement (voir les 2 et 5 novembre) ; il y travaille encore le 10 janvier 1715. Il rédige et envoie à Samuel Masson, rédacteur de la revue *Histoire critique de la République des Lettres*, un article dans lequel il démonte la réfutation que Johann Karl Schott avait publiée à propos d'une de ses descriptions numismatiques. Il glane des passages concernant l'histoire du Collège royal dans quelques harangues de l'Écossais Georges Critton. Le 22 mars, il commence à mettre au net un article du *Dictionnaire* « pour en faire une Lecture de hors d'œuvre dans quelque seance de l'Academie quand l'occasion s'en presenterait » et continue cet exercice les deux jours suivants, en y faisant « quelques additions » le 24. De même, les 10 et 11 juin, il fait une copie d'une question contenue dans la dernière lettre de Cuper et de la réponse qu'il y avait apportée « pour en faire une Lecture Academique ». Dans les deux cas, il n'en est plus parlé, ni dans le *Journal*, ni dans les registres de l'Académie.

Tout compte fait, le bilan laisse dans l'esprit du lecteur du *Journal* une impression de beaucoup de temps passé, en 1714, à des travaux qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont pas abouti aux résultats obtenus au cours des cinq années précédentes, ou qui, tout simplement, n'ont pas abouti du tout : la quatrième série des descriptions du monument d'Ancyre, les observations sur les inscriptions lamiennes, les deux lectures académiques. En revanche, et cela forme un contraste frappant avec les années précédentes, les cours au Collège royal, basés avec imagination sur une sourate du Coran et sur des psaumes en arabe,

furent bien nourris par le travail de préparation entrepris. Il est dommage que l'auditoire de Galland n'ait jamais compté plus de deux ou trois élèves en 1714.

Les lectures

Bien sûr, Galland a toujours beaucoup lu. Mais nous croyons voir dans ses lectures des quatorze derniers mois de sa vie un choix plus précis, disons même plus concrètement motivé. Le hasard a voulu qu'il ait pu améliorer le contenu de sa bibliothèque en lui offrant la possibilité d'acheter et de lire un exemplaire des lettres de Synésius en meilleur état que celui qu'il s'était procuré en 1709⁸, mais ce n'est pas le hasard qui l'a fait parcourir, le 14 avril, quelques endroits de l'Ancien Testament en hébreu. Là, c'est « par rapport au Discours » d'Étienne Fourmont qui tentait, à ce moment-là, de convaincre ses collègues académiciens de la qualité essentiellement poétique de ces passages. Cinq jours et d'autres lectures de la même source plus tard, Galland est persuadé du contraire, n'ayant vu dans ces dernières « aucun vestige de Poesie, ou de versification ». Le 9 janvier précédent, il a eu « le Loisir de lire en grec chez M. l'Abbé de Camps les huit dernières Odes Olympiques de Pindare ». S'agit-il d'un simple hasard joignant, à un moment de répit dans son travail au catalogue de François de Camps, la trouvaille du poète grec dans la bibliothèque de l'abbé ? Évidemment, il a fallu que ces deux conditions coexistent, mais ce choix a dû être influencé par le fait que Guillaume Massieu est en train de régaler l'Académie de ses traductions de Pindare.

Bien plus intéressant que ces petits exemples est le grand programme qu'il s'impose et qu'il suit rigoureusement depuis le 4 octobre 1713 et qui va entraîner un déplacement d'équilibre dans la vie de Galland qui ne cessera qu'avec sa vie. C'est ce jour-là qu'il entama la lecture de l'*Odyssée*, commençant ainsi une lecture suivie de textes⁹ qui, pour ce classiciste ancré dans la religion chrétienne¹⁰, constituaient la base de la fondation littéraire de deux civilisations, la gréco-romaine et la judéo-chrétienne. Ces lectures vont dominer les quatorze derniers mois du *Journal*. Sans reprendre haleine, Galland va lire et relire les deux épopées homériques, lecture qui l'occupera jusqu'au 21 mars 1714. Parallèlement à cette lecture littéraire, il suivra un cours en histoire grecque et romaine. Il s'engage dans la lecture de la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile dès le 2 novembre 1713, ne la finissant que le 1^{er} juillet 1714, ayant été obligé de se servir de deux

⁸ Voir *infra*, à la date du 1^{er} mars. | ⁹ Le 18 février 1713, Galland avait acheté un Eschyle et un Sophocle et y avait lu, dans les jours qui suivaient, toutes les tragédies du dernier et probablement toutes celles du premier. Il s'agissait probablement d'une lecture qui faisait suite à un achat fait un peu au hasard, comme cela arrive souvent dans le *Journal*. Il se peut que l'idée du programme dont nous allons parler ait été semée à ce moment-là. | ¹⁰ Et ceci malgré la remarque persiflante de Goulley de Boisrobert soutenant que Galland aurait déjà lu, dès la fin du dix-septième siècle, l'Évangile plusieurs fois s'il avait été écrit en arabe (voir *infra*, note 377).

éditions, l'une en latin, l'autre en grec¹¹. Le trou créé par l'attente de cette deuxième édition est comblé d'abord par Hérodote, dont la lecture (en latin) ne lui prend que du 24 janvier (le jour même où il a achevé la lecture de l'édition latine de Diodore) au 4 février, et par les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, lues du 5 au 28 février. Sur le champ, seul le repas de midi intervenant, Galland a pris la suite (comme il le dit lui-même) du dernier en lisant le livre III de l'*Histoire de Rome* de Tite-Live, ouvrage qu'il achèvera, *periochæ* comprises, le 25 mai. Le surlendemain, il reprend Diodore de Sicile qui l'amènera jusqu'au 1^{er} juillet. Cette lecture finie, Galland semble dépourvu d'idées pour continuer son exploration des phares de la civilisation gréco-romaine. Les biographies d'Hésychius de Milet n'auraient su retenir son attention davantage que l'espace d'une seule lecture (le 7 juillet) et il semble avoir renoncé à trouver un auteur classique, littérateur ou historien, digne de prendre la suite de ceux qu'il vient de consommer si diligemment, car il reprend le travail du *Dictionnaire numismatique* en revenant le 9 juillet aux scholies sur les *Argonautes* d'Apollonios de Rhodes. Pendant les quelques mois qui suivent, il abandonne donc ce cours classique pour le travail (surtout dans le domaine de la civilisation du Moyen Orient), pour la Bible (dont nous allons parler) et pour le *Humaïoun Nameh*, la version turque des fables indiennes de Bidpai que Galland avait déjà traduite¹². C'est alors qu'il lit les harangues de Georges Critton pour en tirer des références au Collège royal et quelques-uns des innombrables petits essais de Lodovicus Cælius Rhodoginus sur le monde classique, dont les trois volumes qu'il avait achetés ne semblent pas l'avoir occupé plus longtemps que Hésychius.

Puis, le 15 décembre, nous lisons ceci : « sur le soir je lus la mort de Peregrin en grec, par Lucien ». Ce choix de lecture, qui se poursuivra jusqu'au 12 janvier 1715, seulement cinq jours avant la fin de la partie continue du *Journal*, ne laisse pas de surprendre. Lucien de Samosate ne semble pas avoir beaucoup intéressé Galland jusqu'ici. Il n'avait pas été mentionné dans le *Journal* et on n'en trouve qu'une seule référence dans la *Correspondance* quand, cherchant une formule pour donner à Gisbert Cuper une idée des *Mille et une nuits* dont il commence à traduire le manuscrit en sa possession, Galland dit que « ces contes sont de la nature de l'*Asne* d'Appulée et de l'*Histoire véritable* de Lucien »¹³. Comme on le sait, ce texte de Lucien — un voyage dans la lune, fantastique et légèrement satirique, qui inspira les romans utopiques de Cyrano de Bergerac — n'a rien de foncièrement problématique. Il n'en est pas de même pour d'autres ouvrages de ce rhéteur-dialoguiste syrien, écrivant en grec, du second siècle de notre ère que le dix-septième siècle considérait comme « le plus ironique et le plus mécréant des écrivains anciens »¹⁴. Johannes Andreas Quenstedt (1617-1688), luthérien, le disait « homo *Atheus*, quippe qui promiscue risit omnem

¹¹ Galland lut l'édition latine dans la traduction de Poggio Bracciolini dont il avait acheté un exemplaire le 12 août précédent (voir *Journal*, vol. III, à cette date). Pour la grecque, voir *infra*, notes 1 et 216. | ¹² Cette traduction sera publiée, à titre posthume, par Thomas-Simon Gueullette. Voir Abdel-Halim, p. 180-188. | ¹³ *Correspondance*, lettre n° CLXXXV, p. 436, écrite sans doute vers la fin d'août 1702. | ¹⁴ René Pintard, *Le Libertinage érudit dans la première moitié du dix-septième siècle* (Genève-Paris, 1983), p. 356.

religionem»¹⁵. Quant à l'église catholique, l'œuvre entier fut mis à l'*Index* en 1590 — *Sur la mort de Peregrinos (De Morte Peregrini)*¹⁶ dès 1569 et une nouvelle fois, par le pape Alexandre VII, en 1667. Il peut donc sembler étrange que Galland, plutôt que de continuer dans les domaines qu'il semble s'être prescrits (en choisissant, par exemple, Euripide pour la tragédie, Virgile pour le poème épique, Polybe, Suétone ou Tacite pour l'histoire), ait décidé de poursuivre son programme de lecture des classiques antiques avec un auteur officiellement proscrit par sa religion.

Ce n'est sans doute pas une coïncidence si le premier texte de Lucien que lit Galland a été celui-là même qui a fait l'objet de la colère du Vatican¹⁷. Il semble bien que Galland ait choisi *De Morte Peregrini* pour voir par lui-même combien sa lecture risquerait d'être un danger pour son âme. Y ayant lu (peut-être en confirmant son souvenir d'une première lecture dans un passé assez lointain) la satire plutôt bénigne des chrétiens qui sont gentiment ridiculisés à cause de leur croyance en une vie à venir, de leur adoration d'un homme (plutôt que d'un dieu) et surtout de leur code moral qui, en les faisant aimer leurs semblables et mépriser les biens de ce monde, les rend à la merci de la première fripouille venue, il a dû se croire permis d'aller plus loin dans la lecture d'un écrivain renommé surtout pour la pureté attique de son grec¹⁸. Son second choix ne manque pas non plus d'intérêt, car il ne semble pas impossible que l'idée même de lire Lucien ait été suggérée par le souvenir de la discussion qu'il avait eue le 28 juillet avec Bernard de La Monnoye au sujet du *Parasite Mormon* de La Mothe Le Vayer et, qu'après s'être satisfait du caractère relativement inoffensif de *De Morte Peregrini*, il ait commencé sa lecture en se remettant en mémoire l'opuscule dont le titre rappelait l'ouvrage de Le Vayer¹⁹. Il est difficile, voire fondamentalement impossible, de tirer des conclusions des textes que Galland a choisi de lire, car, à part notre

¹⁵ Un de ces plusieurs «testimonia de Luciano» cités dans la célèbre édition des *Opera* par Hemsterhus et Gesner (Amstelodami, 1743, 3 vol.), vol. I, p. XXXIX-XL. | ¹⁶ Avec le *Philostratus*, un dialogue fortement satirique dirigé contre la religion chrétienne qui n'est plus attribué à Lucien, attribution déjà contestée par Johann Matthias Gesner l'an même de la mort de Galland dans une édition que celui-ci n'aura sûrement pas vue. Quoi qu'il en soit, le *Philostratus* ne figure pas parmi la trentaine d'ouvrages que le *Journal* nous dit avoir été lus par Galland. Remarquons que cette interdiction papale était de poids : la bibliothèque de l'université de Liverpool possède (cote SPEC E.P.II.L9038.2) un exemplaire de l'édition aldine de Venise des *Dialogi et alia multa opera* de 1522 (donc près d'un demi-siècle avant la première interdiction) où les pages contenant ces deux ouvrages ont été soigneusement enlevées. À un exemplaire de la même édition conservé à la British Library (cote 720.m.3, que nous n'avons pu voir), il manque aussi les pages contenant le texte de *De Morte Peregrini*. | ¹⁷ En l'absence de toute information dans le *Journal* concernant l'achat ou même la possession d'un exemplaire de Lucien, tout ce que nous pouvons dire en général de l'ordre dans lequel Galland lit ces textes est que ce n'est pas l'ordre traditionnel. | ¹⁸ Il faut dire aussi que, pour les humanistes du seizième siècle dans la lignée desquels Galland se trouve solidement ancré, il n'aurait pas été du tout suprenant de voir accorder à Lucien une place parmi les grands du monde gréco-romain : «La Renaissance le place très haut. Mélancthon recommandait de lire quatre auteurs grecs, Homère, Hérodote, Démosthène et Lucien» (Jacques Bompaigne, dans Lucien, *Œuvres*, vol. I [Paris, 1993], p. XI). | ¹⁹ Il aurait vite constaté que ce pastiche lucianique d'un raisonnement socratique en forme de dialogue ne ressemblait en rien au récit anecdotique de Le Vayer.

ignorance concernant l'édition qu'il a entre les mains, nous ne savons s'il n'aurait pas tout lu si la mort n'était venue interrompre ses lectures. Notons seulement que son choix est très varié, mais que les ouvrages légèrement « épîcés », tels les *Dialogues des courtisanes* et *Sur la déesse syrienne*, ne figurent pas dans la liste²⁰.

Nous ne pouvons pourtant pas résister à la tentation d'ébaucher une appréhension dans l'esprit de Galland d'un parallèle entre le cynisme de Lucien et le scepticisme équivoque de La Mothe Le Vayer, un parallèle qu'il n'aurait pas forcément trouvé répugnant. Selon les évidences, Le Vayer est de loin le littérateur français du dix-septième siècle que Galland affectionnait le plus. Le *Journal* rapporte qu'il acheta, le 19 octobre 1709, un petit volume de l'édition in-12° de 1669 des *Œuvres* et que, le 23 septembre 1713, il acquit deux volumes des *Opuscules, ou petits traités* qu'il lut presque d'un trait les deux jours suivants ; du premier au 4 octobre suivant, il a lu des « petits Traitez en forme de Lettres »²¹. Mais Galland lisait déjà Le Vayer l'an même de la mort de l'auteur (et probablement plus tôt). C'est le journal qu'il tint pendant son premier grand voyage qui nous apprend qu'il lisait en 1672 la *Prose chagrine* de 1669 et l'*Hexaméron rustique ou les six journées passées à la campagne entre des personnes studieuses* de 1670. C'est surtout ce dernier qui nous intéresse. Noël d'Argonne, écrivant sous le nom de M. de Vigneul-Marville, prononçait cette agréable épitaphe sur Le Vayer : « deux folies insignes couronnèrent la fin de ses jours. Il composa un méchant livre sous le titre de l'*Hexameron Rustique* »²². Argonne trouvait certainement « méchant » le chapitre « Des parties apellées honteuses aux hommes et aux femmes », mais il ne devait pas avoir bonne opinion non plus de celui intitulé « De l'intercession de quelques saints particuliers », un catalogue de superstitions chrétiennes où on peut voir l'activité patronale d'un saint opérant dans un domaine qui rappelle tout à fait arbitrairement son nom. Galland prend plaisir à détailler le titre de tous les chapitres, illustre sans commentaire l'un d'eux en fournissant une traduction latine d'un passage de l'*Odyssée* et finit par citer une profession de foi d'une des « personnes studieuses » du sous-titre de l'ouvrage :

« Pour moi, dit à cela Racemius, je suis si éloigné de cette sorte de présomption, que je fais profession de douter de tout ce dont il est permis de former des doutes sans impiété; *ego magnus sum opinator; non enim sum sapiens*: ce que je n'ay point honte de proférer après Cicéron, et si quelques considérations m'empêchent d'être entièrement sceptique, je suis pour le moins de ces Eclectiques que Festus Pompéius a nommé *Miscelliones* moins odieusement possible que ne l'a cru Vossius. En effet prenant ce que je trouve de plus vraysemblable dans toutes les sectes, je tiens mon âme dans cette indifférence ou indétermination qui luy est naturelle, parce qu'elle est

²⁰ Évidemment, nous ne savons pas quels étaient les « quelques discours de Lucien » que Galland dit avoir lus le 4 janvier 1715 ... | ²¹ Peut-être dans ce même volume qu'il avait acheté le 19 octobre 1709 (voir *Journal*, vol. I, à cette date). | ²² Il ajoutait : « et épousa une jeune femme à l'âge de soixante & dix-huit ans » (*Mélanges d'histoire et de littérature* [Rouen, 1699-1700, 2 vol.], vol. II p. 311).

en puissance de toutes choses selon le jargon de l'eschole. Car apparemment les vertus de la volonté, qui sont que les morales ne consistent pas plus en une médiocrité placée entre deux extrémités, que les vertus de l'entendement telles que sont la sagesse et toutes les sciences bien prises et bien entendues, consistent de même en cette suspension qu'enseigne l'Epoque et ont leur lieu entre l'ouy et le non, c'est à dire, entre les affirmations et les négations absolues des dogmatiques. Ainsy je philosophe au jour la journée, comme l'on dit, et je ne deffends rien aujourd'huy que je ne sois prêt de combattre demain, si son contraire me paroît avoir plus de vraysemblable²³ ... »

Tomber sur une telle citation chez Galland est tout à fait inattendu, d'abord pour sa longueur (nous la reproduisons presque intégralement) et ensuite et surtout pour le point de vue exprimé. De toute évidence, les idées du personnage de Le Vayer avait touché une corde sensible chez notre diariste. La reprise de sa lecture de Le Vayer témoigne au moins d'une velléité d'intérêt ressuscitée et il n'est pas impossible qu'une certaine déception (les essais inoffensifs que Galland lisait en septembre et octobre 1713 ne lui auraient pas donné pareille matière à penser) l'ait poussé vers Lucien dont au moins le *Philopseudeis sive incredulus* / *Les Amis du mensonge ou l'incrédule* et surtout *Hermotimus sive de sectis* / *Hermotimos ou sur les sectes* (un traité démolissant, un à un, les philosophies grecques, du platonisme au stoïcisme, pour montrer qu'il est impossible de s'assurer de la vérité d'un système unique de pensée ou de foi) présentaient un pendant à ses lectures de 1672. Finalement, pourtant, il n'y a pas là de quoi convaincre. Rappelons ce que Pierre Bayle disait de Le Vayer dans son article du *Dictionnaire historique et critique* : « il y a une grande différence entre écrire librement ce qui peut se dire contre la foi, & le croire très véritable ». En substituant « lire » pour « écrire », on doit sans doute en dire autant de Galland.

La seconde branche du grand programme de lecture que Galland s'est prescrit pendant les derniers mois de sa vie, celle de la Bible, a commencé plus tard que celle des textes classiques de l'antiquité classique mais, à l'encontre de cette dernière, s'est poursuivie sans aucune interruption jusqu'à la fin. L'achat, le 30 avril 1714, d'un exemplaire de la Vulgate doit marquer la première démarche pratique après une décision où Galland est sans doute arrivé par plus d'un chemin : la lecture de plusieurs textes de l'Ancien Testament en hébreu pour tester leur caractère poétique, ce dont il parle pour la dernière fois le 19 avril, l'achat de quelques épîtres paulines en arabe le 27 avril. Mais l'explication immédiate de l'achat a probablement rapport à son travail. C'est que, lorsqu'il commence à lire sa Bible (et il commence dès le lendemain de l'achat), il débute par le livre du *Deutéronome*. Or, ce livre traite de l'histoire de Moïse entre l'exode d'Égypte et l'arrivée des Israélites au pays de Canaan ; son cours au Collège royal, basé sur la dix-huitième sourate du Coran, contient bien le récit d'un épisode dans la vie du prophète hébreu, mais si Galland espérait trouver de quoi nourrir son enseigne-

²³ *Voyage à Constantinople* (réimp. 2002), p. 161 (première pagination).

ment, il a dû être déçu, car les textes ne se ressemblent en rien²⁴. Ce n'est qu'après être passé aux *Paralipomènes* qu'il s'est enfin mis à commencer par le début. On peut donc dater du 16 mai sa décision, plus ou moins consciente, de contrebalancer sa lecture des textes profanes classiques par celle de l'œuvre centrale du christianisme. À part quelques sauts en avant et des retours en arrière pour combler les trous, Galland suivra l'ordre de la Vulgate depuis la *Genèse* jusqu'à l'*Apocalypse* et aux livres apocryphes. Il va ensuite approfondir ses connaissances en consultant les commentaires sur la Bible de saint Jérôme, créateur de la Vulgate. Les dernières semaines de sa vie, il lira ou relira les livres sapientaux (*Sagesse de Salomon*, *Proverbes*, l'*Ecclésiaste* et l'*Ecclésiastique*). Ce sont là, à ne pas s'y méprendre, des signes d'un homme qui soupçonne qu'il se trouve au seuil de la mort. Mais Galland ne cesse pas pour autant de penser et de travailler à autre chose. La dernière lecture notée, le 17 janvier, est bien un chapitre de l'*Ecclésiastique*, mais depuis qu'il a commencé le premier des livres sapientaux (les *Proverbes*, le 18 décembre), il a continué à lire l'*Humaïoun Nameh* et une vingtaine de textes lucianiques (l'un ou l'autre presque quotidiennement), a lu les paratextes d'une édition d'Horace (le 30 décembre), sans cesser de travailler à sa traduction d'une vie de Tamerlan. La perspective de la mort n'a influencé en rien le soin méticuleux du savant érudit convaincu qu'il faut s'assurer du bien fondé d'une entreprise intellectuelle avant de s'y embarquer²⁵.

La fin

Les journaux s'arrêtent pour diverses raisons dont la plus connue et peut-être la plus singulière doit être celle de Samuel Pepys qui s'arrêta net un jour, convaincu que s'il continuait il deviendrait aveugle ; il mourut trente-quatre ans plus tard, toujours clairvoyant. Une jeune femme met fin au sien en déclarant qu'ayant trouvé l'homme de ses rêves, elle n'a plus besoin de se confier à un tiers. D'autres, comme Cesare Pavese, s'en servent pour annoncer leur suicide imminent. D'autres encore persévèrent de sorte que la fin du journal coïncide plus au moins avec la mort de son auteur au point qu'à la fin la mort semble participer à la fois du créateur et de sa création. C'est ainsi que les derniers mots du journal de Catherine Pozzi trahissent la perte des facultés mentales de l'écrivain ; le dernier

²⁴ Le *Deutéronome* est essentiellement la somme d'un code de lois, y compris les dix commandements, qui doit régler la nouvelle vie des Israélites et le renouvellement de l'alliance entre le peuple et son dieu. Le récit de la sourate concerne Moïse qui suit un inconnu dont les actions, superficiellement criminelles, se sont finalement révélées être celles d'un être bienveillant. C'est une leçon justifiant les voies de la providence qui a fait fortune en Occident, passant de la littérature chrétienne moralisante du Moyen Âge à Voltaire, dans son conte *Zadig*, par l'intermédiaire du poème de Thomas Parnell, « The Hermit ». | ²⁵ C'est l'explication du long délai encouru en « confrontant » le texte d'Ibn ʿArabšāh avec la traduction de Vattier : il fallait établir que cette dernière était fautive au point qu'une nouvelle fût justifiée.

mot de celui de Claude Mauriac est « illisible » et le mot lui-même, écrit par une main dont les forces disparaissent, est à peine lisible. Philippe Lejeune, la source de ces exemples, voit la mort dans la tache d'encre noire en bas de la dernière page du journal de Jean Rictus²⁶.

C'est un peu le cas de Galland qui, pourtant, offre quelque chose de particulier. Selon les données du *Journal*, Galland a eu peu de problèmes de santé pendant la plus grande partie de 1714. La note du 7 novembre, où il indique qu'il prit de la rhubarbe pour la première fois depuis presque trois mois, est peut-être un signe avant-coureur de problèmes à l'horizon dont le premier se manifeste avec une indigestion survenue le soir du 2 décembre. Elle fut suffisamment tenace pour l'empêcher de respecter ses rendez-vous habituels chez l'abbé de Camps et le marquis d'Aulède, les lundi et mardi suivants, mais elle le quitta assez rapidement pour qu'il assiste à la séance de l'Académie le mardi après-midi. Toutefois, à partir du 24 décembre, il est évident que sa santé est définitivement compromise, les références à des problèmes se trouvant assez fréquemment pour qu'on puisse en déduire que Galland ne passe plus un jour parfaitement tranquille et il est presque certain qu'il ne quitta plus son auberge à partir du 13 janvier.

C'est maintenant que le témoignage matériel du *Journal* devient intéressant. L'écriture pour le 15 janvier est moins sûre que celle du 14. Quant à celle du 16, elle s'est désintégrée jusqu'à devenir presque illisible. En plus, la date « Mercredi 16 de Janvier » est, à partir du chiffre « 16 », maculée, peut-être effleurée par une main sous l'effet d'une défaillance physique. Au 17, l'écriture est plus lisible et la date du jour suivant semble écrite au même moment, comme si elle préparait pour ce jour-là une note qui ne devait pas se réaliser. À sa place, nous trouvons écrite, dans une écriture changée, la date du 31 janvier, suivie de cinq lignes de la même écriture qui résument en peu de mots ce qui a rempli les treize derniers jours. Ce n'est toujours pas l'écriture des beaux jours, mais elle est bien différente de celle qui précède. Ces cinq lignes sont parfaitement horizontales, bien et régulièrement espacées ; les lettres, tout aussi régulièrement espacées, sont d'une taille uniforme ; le tout se termine par un point final bien marqué. Visiblement — littéralement visiblement — Galland, par un grand effort de volonté, a maîtrisé sa précarité physique pour marquer une fin, pour laisser tout le temps nécessaire pour préparer spirituellement sa mort.

Le silence des dix-sept jours qui séparent cette dernière notice du *Journal* et la mort de son auteur n'est rompu que par le témoignage des registres de l'Académie. Le 5 février, ceux-ci rapportent que Martin Billet de Fanière et Jean-Baptiste Couture ont été chargés « de passer chez M^r. Galland que l'on a appris estre dangereusement malade » (AIBL, ms. A33, p. 70). Une semaine plus tard, Couture informa ses collègues que Galland « estoit tres mal, & qu'on desespéroit presque de sa guerison, ce qui a fort affligé la Compagnie » (*ibid*, p. 74). Une semaine de plus et l'Académie apprit (et nous par la même occasion) quelques détails concernant ses derniers jours au-delà du *Journal* :

²⁶ <http://goo.gl/zzYPgP> (consulté le 18 août 2014).

« On a appris avec douleur la mort de M^r. Galland, qui s'estoit rendu cher à la Compagnie par son Erudition, par son assiduité aux assemblées, & par la facilité de ses mœurs. M^r. Couture a dit que s'étant trouvé chez lui quand il avoit reçu le Viatique, il avoit quelques moments auparavant fait une espece de testament Militaire, où l'Academie n'avoit pas été oublié lui ayant legué son Dictionnaire Numismatique manuscrit en deux volumes in quarto, qui a été remis à lui (M^r l'Abbé Couture) par un neveu de M^r. Galland immédiatement après sa mort (*ibid.*, p. 77-78)²⁷. »

²⁷ Le nom de Galland apparaîtra encore deux fois dans les registres de l'Académie. Le 2 avril 1715, ceux-ci reproduiront son épitaphe en vers latins par l'abbé Laurent Juillard du Jarry avec sa traduction par Billet de Fanière dont Frédéric Bauden a donné l'édition critique dans notre premier volume (p. 123-124) et son éloge par Gros de Boze (AIBL, ms. A33, p. 310-318). Les registres ajoutent aux versions imprimées de l'éloge une page dont nous avons déjà présenté quelques lignes (*ibid.*, p. 79), mais qui mérite d'être imprimée dans sa totalité :

« La lecture de cet éloge étant faite, Monsieur Foucault a dit à M^r. De Boze :

Nous avons perdu dans la personne de M^r. Gallant un sujet veritablement Academique, & dont je connoissois parfaitement le merite. Il devoit au travail dur & à ses veilles ce qu'il avoit acquis de connoissance sur les monumens antiques. Il avoit un talent particulier, pour en déchiffrer les Inscriptions, & pour faire revivre sur les médailles ce que les injures du tems sembloient avoir rendu invisible. Ses voyages dans le Levant, & les longs sejours qu'il y avoit faits, lui avoient donné cette sagacité, & il se croyoit obligé de rapporter les principales études à la premiere institution de l'Academie. Mais ce qui doit faire le grand Eloge de M^r. Gallant c'est cette simplicité repandue dans toutes les actions de sa vie, & qui formoit son veritable caractere. Simplicité accompagnée d'une probité, qui sera plus volontiers louée qu'imitée, & qui dans un tems plus favorable lui auroit attiré une fortune au dessus de ses besoins & de ses souhaits » (*ibid.*, p. 318-319).

Samedi ~~12~~¹⁷¹⁵ de Janvier

Samedi 12 de Janv.

Je pris le matin de la manne au royaume de terre emetique par ord. de M. Guespi. Ce remede breun d'un tres grand fruit gemme il fit son effet parbas. J'a che vai de Cite Le bis accuser de l'ecision.

Dimanche 13 de Janv

Je ne pus aller a la messe, ni sortir l'après midi, pour me rendre a ce College Royal et a l'assemblée ordinaire, dans laquelle M. de la Roche presenta ses Lectures par-celles de l'Université Royal de la langue arabe. Il gela fort amere.

Lundy 14 de Jan.

La galee continue tres forte avec de la neige toute le jour, et qui congela que ce ne soit purgi comme il devoit l'esper. Je grandis la meson, et de Ti anne vint m'inviter a la prise de possession pour la Jendy. J'aur quelques autres visites.

Mardi 15 de Janvier.

J'entendis point pour le mesme raison du froid, et de mon incommodité. Il neigea toute la jour, et le 25, et 26 de l'Éclipse cyclique.

Mercredi 16 de Janvier.

Et ce jour me de grand froid et de mesme. Je n'aur que 27 et 28 de l'Éclipse cyclique.

220

Vendredi 17. de Janvier

Je lus le chapitre 29 de l'Ecclesiastique.

M. de Ficelles fit la harangue de réception
au Collège Royal. J'en pus y assister sans aucun
sc de mon incommode, que d'un Rhume viscom
mo des et d'un grand froid qui n'y co m'avoit
pas. M. L'Abbe Bignon n'empas le soir des y trouver
Je suis de Noyon en chapeau que M. Despreaux
m'avoit envoie pour le bonnet de ma femme qui
fut la meme nuit

Vendredi 18. de Janvier

Samedi 19. de Janvier

Depuis le vendredi 18 jus qu'en ce jour je
suis en suite ce pendant selon de ma femme
allée par un asthme, ce par un bras grand
rhume. Je pris de la manne la nuit
ce vers l'enflure de Jambes.

celle du premier volume avec, toutefois, une différence pour les millésimes indiqués sur le dos («1714-1715»). Sur le premier contre-plat figuraient trois étiquettes dont deux ont été arrachées. Celle qui reste est de format losangé et contient la cote du manuscrit : «FR. 15280».

Frédéric Bauden

1714

Suppl. fr.
4081/4

Lundi 1 de Janvier

Le matin apres m'estre approche
de la sainte table dans ma parois-
se je trouvas a mon retour une fem-
me qui venoit s'informer de ma-
santé de la part de Monsieur, et de
Madame Foucault. Mon dessein estoit
d'aller le mesme matin leur souhai-
ter la bonne année a l'un et a l'autre.
Cela m'obligea d'avantage d'aller m'i-
en acquiter, et les remercier de leur
souvenir et de leur bonté. Le bruit
de la mort de M. Peris, qui estoit venu
jusqu'a eux, leur avoit donne' de l'in-
quiétude pour l'amour de moi. Ils me
retinrent a dîner.

En revenant de chez M. Foucault
j'allai souhaiter la bonne année a M.
Henrion, Madame Henrion, ni Mad.
sa fille n'y estoient pas.

Le soir j'achevai de lire le livre de l'
Ecclesiaste, en hebreu, et je lus de plus, le
trois premiers chapitres des Proverbes de
Salomon, aussi en hebreu.

Fig. 4. Le début du Journal pour l'année 1714.

77

1714

par M. . . . qui fit voir que
 Les E qui noxes estoient aujourz
 d'huys dans la mesme justes que
 d'atems d'hipparque, et ainsi que
 l'année estoit de la mesme lon-
 gueur. M. de la Hire le pere Luzen-
 suite la description d'une machi-
 ne hydraulique fort simple et qui
 cependant pouvoit estre d'une
 grande utilité pour l'elevation
 des eaux. en si petite quantité
 qu'elle peuss estre es de pente
 vrain, tant pour la construction
 que pour l'entretien.
 Apres M. de la Hire, M. Geoffroi le
 Cadet Luz un memoire touchant
 la gomme Lacque, le Kermes, la
 noix de galle, et la cochonille
 et des couleurs que l'on en tire,
 le tout avec des observations tres-
 curieuses, et tres particulieres.
 M. de l'Isle en Luz un en suite
 touchant touchant la distance
 des lieux en Italie conformes
 aux observations rapportées par les
 auteurs anciens, conformes aux

Fig. 5. Exemple d'écriture soignée.

133
~~1257~~

acheté 1774

Je donnai ma leçon le même jour.

Je continuai de lire le 19. Livre de l'histoire de Diodore de Sicile, jusqu'à la page 286.

Mardi 26 de Juin

Le matin au lieu d'aller chez M. l'Abbé de Campy entre huit et neuf heures, je donnai bien une heure et demie de préparation pour mes leçons du Collège Royal. Sur le soir j'écrivis d'un manuscrit de David et Jules, et j'achevai de lire le premier Livre de l'Académie.

L'après midi dans la séance de l'Académie, M. de la Motte, fit la seconde lecture de son Discours touchant les Amphitryons, en qu'on dit aura été M. Boivin le jour continué la lecture de ses Remarques sur la préface d'Horace de la suite de l'Académie prononcée, pour la défense d'Horace.

Je donnai ma leçon de son M. Cuper à M. l'Abbé de Vion, et j'achai le soir dans le parquet de M. l'Abbé Bignon pour la soirée tenir à M. Cuper.

Je lus les quatre premiers chapitres du second livre des Rois. J'ai lu la suite le matin le 19. Livre de Diodore de Sicile, jusqu'à la page 290.

Il fut un grand orage avec tonnerre sur les sept heures du soir.

Fig. 6. Exemple d'écriture menue.

255

1714

particulariser de la vie de ce Confesseur
que j'en ai vu propre.

Lundi 31 de Decembre
J'eus les chapitres de la sixième et septième de
la Sagesse, et le continuai la version de
la Vie de Tamerlan. J'eus aussi en grec
la Constance de la Marie, et l'Eloge de Demos-
thene de Lucien, de mesme que la suite de
la troisième section de l'histoire de Namchi.
Le brouillard se dissipa en grande pres-
sion et le soleil se fit voir par intervalles,
se vint toujours au Nord.

J'allai en ordre vespre aux Cordeliers appo-
sition de l'intention de me preparer
a faire mon bon jour le lendemain. mais il
n'y eut pas de Confesseur, et je fus beau-
coup incommodé en revenant.

Fig. 7. La fin du Journal pour l'année 1714.

5

1715

Mardi 1 de Janvier.

Je me levai que pour aller à la messe et souper du tems qui fut pluvié aux trois heures et cela me donna du repos pour rapport à mon incommode.

Je lus les chapitres 8, 9, 10, et 11 de La Sageffe, et je dormai l'après dîner environ une heure de tems, à la version de La Vie de James Leary.

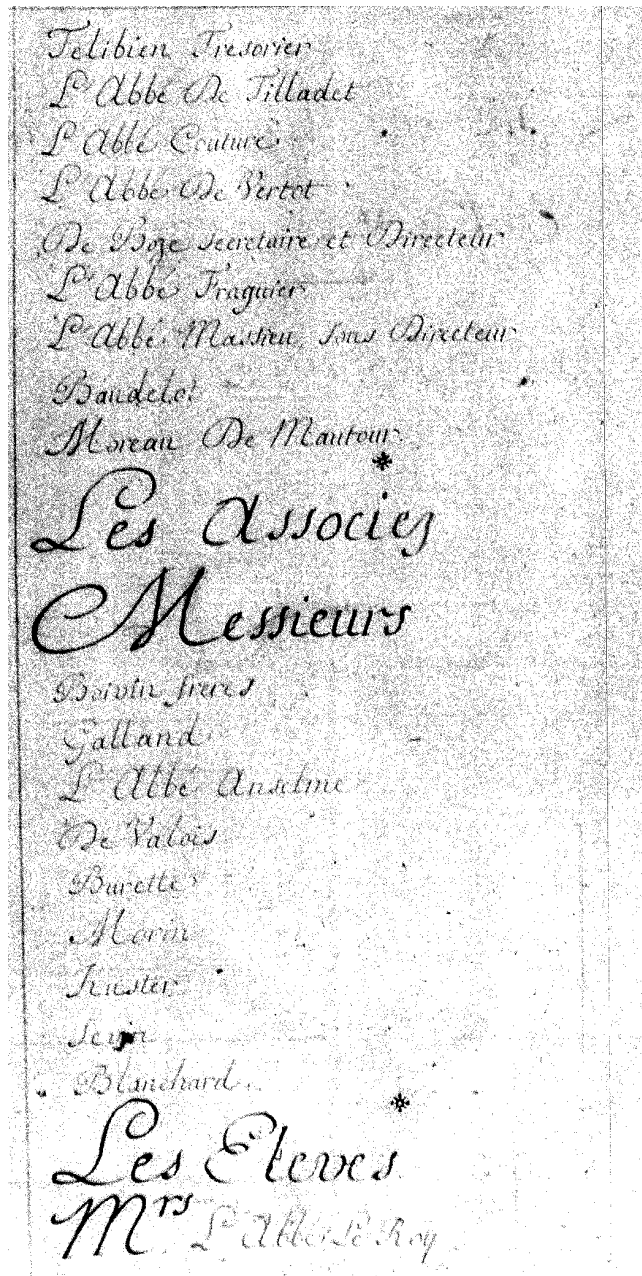
Je lus en grec les Dialogues des Dieux et quelques des Morts de Lucien. Je continuai de lire aussi, La troisième Section de L'humaine ou Narnah. C'est par ces différentes lectures entretenues que je m'entretiens de mon inutilité. Nonobstant la pluie on ne cessera de venir me souhaiter la bonne année au sortir du dîner.

Je reçus de M. D'Yorck une nouvelle, une Lettre de compliment sur la nouvelle année.

4

Fig. 8. Le début du Journal pour l'année 1715.

Annexe 1. Liste des membres de l'Académie selon leur rang et leur ancienneté (1714)²⁸.



²⁸ Reproduit d'après le *Registre de l'Académie*, AIBL, ms. A32, en tête du manuscrit, pages non numérotées.

Felicien Tresorier
 L'Abbe De Tilladet
 L'Abbe Coulture
 L'Abbe De Bertot
 De Boze Secretaire et Directeur
 L'Abbe Fraguier
 L'Abbe Mastren, Sous Directeur
 Bandelet
 Moreau De Mautour *

Les Associes Messieurs

Doyen freres
 Galland
 L'Abbe Anselme
 De Valois
 Burette
 Marin
 Tenster
 Lejeune
 Blanchard *

Les Eleves

M^{rs} L'Abbe Le Roy

Hardion
 De M. de Bajors
 De Fauveret
 Fourmont
 Darnier
 Freret
 Mahudel
 De Fontenay
 Gouley

*

Les Pensionnaires Veterans

M^{rs} Le Tourneil mort le 7^e d'Octobre
 De la Loubere
 L'Abbe Renaudot. *Amor.*

*

Les Associez Veterans

M^{rs} L'Evêque de Castres
 Rollin
 De Fontenelle
 Hennion
 Boirdelin
 L'Abbe Madal
 L'Abbe de Boissy

L'abbé

Annexe 2. Liste des membres de l'Académie selon leur rang et leur ancienneté (1715)²⁹.

Liste des Académiciens de
l'Académie Royale des Inscriptions
Et Médailles en l'Année 1715.

Honoraires
Messieurs

Foucault, President
L'Abbé Bignon, Vice-president.
Le Cardinal De Rohan
Le Pelletier De Souzy
Le Marquis De Beringhen
L'Abbé de Caumartin
L'Abbé De Souvois
Bignon le Prevost des Marchands
L'P. Le Tellier
De Bercy.

²⁹ Reproduit d'après le *Registre* de l'Académie, AIBL, ms. A33, en tête du manuscrit, pages non numérotées.

Hardion.

Associés Vétérans

Messieurs

L'Evêque de Castre.

Rollin.

De Fontenelle.

Henrion.

Danchet.

Bourdelin.

L'abbé Mongault.

L'abbé Nadal.

L'abbé De Boissy.

L'abbé Pinart.

De la Neuville.

Boindin.

De Mandajors.

Cleres.

Messieurs

L'abbé Le Roy.

Journal de l'année

1714

Lundi 1 de Janvier

1

Le matin apres m'estre approché de La Sainte table dans ma paroisse, je
trouvai a mon retour une femme qui venoit s'informer de ma santé de la part de
Monsieur et de Madame Foucault. Mon dessein estoit d'aller le mesme matin Leur
5 souhaiter La bonne année a l'un et a l'autre. Cela m'obligea davantage d'aller
m'en acquiter, et les remercier de leur souvenir et de leur bonté¹. Le bruit de la
mort de M. Petis, qui estoit venu jusqu'a eux, Leur avoit donné de l'inquietude
pour l'amour de moi. Ils me retinrent a disner.

En revenant de chez M. Foucault j'allai souhaiter La bonne année a M.
10 Henrion. Madame Henrion, ni Mad^{elle}. sa fille n'y estoient pas².

Le soir j'achevai de Lire Le Livre de l'Ecclesiaste, en hebreu, et je lus de
plus, les trois premiers chapitres des Proverbes de Salomon, aussi en hebreu.

Il fit un brouillard epais, et froid toute la journée.

2

Mardi 2^e de Janvier.

15 Le matin je <ie> continuai l'explication grammaticale sur le Chapitre, ou
Surate dix huitieme de L'Alcoran, et j'allai diner chez M. L'Abbé de Camps.

L'Après disner je fis quelque visites de complimens, et sur le soir M.
Drony Advocat au Conseil nouvellement revenu de Lyon me fit l'honneur de me
venir voir³. Je lus ensuite le neuvieme Livre de L'Iliade d'Homere, et deux
20 chapitres le 4^e. et le 5^e. des Proverbes de Salomon en hebreu.

Il fit toute la journée un brouillard epais, et froid.

Mercredi 3^e de Janvier.

Le matin apres avoir entendu La messe aux Iacobins plustost qu'a S^{te}
Genevieve ou la foule estoit trop grande ie Lus le 10 Livre de l'Iliade d'Homere.
25 L'Après disné j'allai a l'Abbaye de S. Germain des prez ou je souhaitai La bonne
année a D. Anselme. Le soir ie recus une Visite de M. L'Abbé Deslandes, qui
estoit accompagne de M. Abdunnour, Prestre, de Diarbekir, et ie Lus L'onzieme
Livre de L'Iliade d'Homere.

3

Le brouillard epais et froid continua.

¹⁸ Drony : corrigé sur *Droni*. ²⁴ ie : à peine lisible.

¹ Pour les relations entre Galland et Nicolas-Joseph Foucault, voir *Journal*, vol. I, p. 76-79. | ² Cette visite renforce l'impression déjà donnée (voir *Journal*, vol. III, à la date du 23 mai 1712, note 121) qu'il existait entre Galland et Henrion des relations particulièrement amicales. Notons encore que Galland lui enverra une poularde comme étrennes pour l'année 1715 et qu'Henrion l'invitera pour l'aider à la manger (voir *infra*, à la date du 8 [pour le 3] janvier 1715). | ³ Puy de Ro(s)ny avait été nommé avocat aux conseils du roi l'année précédente, devint syndic en 1731 et doyen en 1756. Sa longévité fut telle que son nom (Puy fut ajouté en 1718 et l'orthographe Rony ou Rosny ne se fixa jamais) ne disparaît des listes de l'*Almanach royal* qu'en 1769. À l'époque de sa rencontre avec Galland, il demeure rue des Mat(h)urins, « au coin de la rue de Sorbonne » (*Almanach royal*, 1713, p. 81), mais il s'établira bientôt dans le quartier de Saint-Eustache. Nous ignorons comment Galland a pu le connaître.

En revenant chez moi j'achetai<n>, La Version Latine de Herodote de L'edition de Sebastien Gryphe en 1551 in 16⁶. Le soir je lus le 13 Livre de L'Iliade d'Homere, et les deux premiers chapitres avec La Preface du 5· Livre de l'histoire de Diodore de sicile.

- 5 Le tems continua d'estre couvert avec un gros brouillard.
Je reçus une Lettre de M· Despreaux mon neveu.

Samedi 6 de Janvier

- 10 Le matin j'allai souhaiter La bonne année a M· Stosch, et comme nous parlions des medailles d'argent fourrées⁷ tant chez les Grecques que chez les Romains, et que je lui eus marqué que les faux Monnoieurs d'aujourd'hui, ne s'estoient pas avisez de cette fourberie, il me monstra un ecu d'Angleterre au coin du Roy Jacques second, qui estoit fourre de cuivre rouge, mesme avec La legende du bord⁸.

Je fis response a la Lettre Despreaux pour l'envoyer le Lendemain.

- 15 Le soir je lus le Livre quatorzieme de l'Iliade d'Homere, et le deuxieme chapitre du cinquieme Livre de L'histoire de Diodore de Sicile, lequel est fort long et traite d'Hercule.

5

³ deux : au-dessus de ~~tro~~[is]. ⁶ une : mot suivi d'une tache d'encre. ⁹ Grecques : + ~~que~~. ¹⁴ Lettre : il faut suppléer *de*. | Despreaux : le début du nom modifié sur *de M*.

sus et surtout dans son « Connaître et représenter l'Orient à l'aube du siècle des Lumières : le *Recueil de cent estampes représentant différentes nations du Levant* de Charles de Ferriol », dans *L'Orientalisme, les orientalistes et l'empire Ottoman : de la fin du XVIII^e siècle à la fin du XX^e siècle*, éd. Sophie Basch *et al.* (Paris, 2011), p. 61-79. On y ajoutera l'étude de Seth Gopin, « Le Recueil Ferriol », dans *id.* et Eveline Sint Nicolaas, *Jean Baptiste Vanmour. Peintre de la Sublime Porte, 1671-1737* (catalogue d'une exposition qui s'est tenue au Musée des Beaux-Arts de Valenciennes, du 23 octobre 2009 au 7 février 2010), p. 79-99. De toute évidence, Le Hay mena une véritable campagne publicitaire pour rentabiliser ce volume pour l'achat duquel il fallait que le client se présentât chez lui, rue de Grenelle. Les trois principaux journaux reçurent ce qui devait être une longue notice dont chaque éditeur choisit de publier la portion qu'il jugeait convenable : le *Mercur* (mars 1714, p. 145-151), le *Journal des sçavans* (le 19 mars 1714, p. 190-191) et les *Mémoires de Trévoux* (mars 1714, p. 559-561). On aurait aimé que Galland en parlât davantage. Il n'est pas impossible que cette publication ait servi de moyen de recommandation pour témoigner de l'expertise de Le Hay dans ce domaine : le Régent le nomma en effet garde du cabinet des Estampes en 1720, poste créé pour lui (et qui existe encore de nos jours) mais qu'il n'a pu garder longtemps, puisqu'il mourut vers la fin de l'année suivante après une maladie qui lui fit perdre la raison (<http://goo.gl/XB7AHd>, consulté le 27 février 2014).

⁶ *Herodoti Halicarnassei historiographi libri VIII. Mysarum nominibus inscripti. Eiusdem De genere uitae; Homeri Libellus, eodem Heresbachio interprete* (Apud Seb. Gryphivm Lvgdvni, 1551). | ⁷ « On dit, Qu'Une médaille, qu'une pièce d'or ou d'argent est fourrée, Quand le dessus est d'or ou d'argent, et que le dedans est de cuivre » (*DAF*). | ⁸ Selon toute probabilité, il est question dans ce passage d'une fausse monnaie correspondant à une couronne d'argent de Jacques II Stuart, roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande ainsi que roi titulaire de France de 1685 à 1688. La description qu'en donne Galland ne consent pas de donner plus de précisions sur la falsification même s'il indique que l'exemplaire reproduisait aussi les légendes du bord caractéristiques de l'original.

Le tems ne fut pas different de celui du jour d'auparavant.

Dimanche 7^e de Ianvier.

Le matin, je reçus une Visite de M^r. de La Roque, qui m'apprit qu'il avoit re[çu] de S. Malo, de nouvelles instructions touchant la Geographie de l'Arabie, et des feuilles de la plante ou Arbrisseau du Café⁹.

5

Je lus le quinzieme chapitre de l'Iliade d'Homere, et ie continuai La Lecture du cinquieme Livre de Diodore de Sicile, iusqu'au sixieme chapitre. Je ne sortis l'apres disné que pour aller ietter une Lettre dans La bouete de la rue s. Jacques, et pour aller a Vespres. Le brouillard continua toujours froid.

Lundi 8 de Janv.

10

Le Colleege Royal reprit ses exercices qu'il avoit discontinué a l'occasion des festes.

6 Apres avoir disné chez M^r. Le Marquis d'Aulede au Marais <je> je vins en passant a la vente des Livres de M^r. L'Abbé Gallois, ou ie mis enchere sur le Gulistan en Persan et en Latin¹⁰ que ie laissai adjuger au Bibliothequaire de Sorbonne¹¹.

15

Je lus Le 16^e Livre de L'Iliade d'Homere, et j'achevai de lire le cinquieme Livre de l'histoire de Diodore de Sicile.

Le brouillard continua avec plus de froid qu'auparavant.

Mardi 9 de Ianvier.

20

Le matin avant de sortir, je lus les sept premiers chapitres du sixieme Livre de l'histoire de Diodore de sicile¹².

²¹ sortir : + *ie-lus*.

⁹ Jean de La Roque continue ses recherches pour son ouvrage *Voyage de l'Arabie heureuse* (voir *Journal*, vol. III, à la date du 17 septembre 1713 et note 882). | ¹⁰ Il s'agit de l'ouvrage déjà mentionné par Galland (voir *Journal*, vol. I, à la date du 29 août 1709 et la note 814). Contrairement à ce qui était avancé dans cette note, l'ouvrage comprend bien le texte persan. En outre, la référence bibliographique comprenant plusieurs erreurs, nous en fournissons une nouvelle mise à jour ici : *Mvsladini Sadi Rosarivm politicvm, Sive Amoenvm sortis hymanæ theatrvm, De Persico in Latinum versum, necessariisque Notis illustratum a Georgio Gentio* (Amstelædami : Ex Typographejo Joannis Blaev, CIOICLI). | ¹¹ François Salmon (1677-1736) fut élu bibliothécaire de la Sorbonne le 26 juillet 1713 (Alfred Franklin, *Les Anciennes Bibliothèques de Paris : églises, monastères, collèges, etc.* [Paris, 1867-1873, 3 vol.], vol. I, p. 286-287). C'était « un petit Homme, plein d'Érudition, de Politesse, & de Douceur » (Charles-Étienne Jordan, *Histoire d'un voyage littéraire fait en M.DCC.XXXIII* [La Haye, 1735], p. 111) et aussi sous-chancelier de l'université de Paris (Jacques M. Grès-Gayer, *D'un jansénisme à l'autre. Chroniques de Sorbonne 1696-1713* [Paris, 2007], p. [500]). Il publia un *Traité de l'étude des conciles et de leurs collections ...* (Paris, 1724). | ¹² L'œuvre de Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*) comportait 40 livres, dont 15 sont conservés par la tradition manuscrite directe (1-5, 11-20). Dès l'édition donnée par H. Estienne en 1569, les humanistes ont recueilli les citations et extraits de Diodore dans la littérature grecque postérieure (tradition indirecte), afin de reconstituer les livres perdus (6-10, 21-40).

J'eus le Loisir de lire en grec chez M· l'Abbé de Camps les huit dernières Odes Olympiques de Pindare.

L'Académie des Inscriptions et des Médailles reprit ses séances.

M· le secrétaire y fit lecture d'abord, d'une de M· le Comte de Pontchartrain, par laquelle il mandoit que le Roy avoit nommé M· l'Abbé Bignon, pour
5 President de l'Académie cette présente année, M· Foucault pour Vice president, et
Messieurs, Gros de Boze Secrétaire de l'Académie, et M· L'Abbé Massieu pour
Directeurs¹³. 7

M· L'Abbé Couture lut pour M· L'Abbé Fraguier, un Discours en Latin
10 touchant l'Ironie de Socrate, à l'absence de cet Abbé¹⁴. Ensuite M· Custer fit
lecture en françois de quelques remarques nouvelles sur la dispute touchant son
sentiment sur le mot Archiacis dans l'Épître d'Horace¹⁵, au lieu d'Archaicis¹⁶ ; et
la séance finit par La Lecture d'une traduction en vers faite par M· Ardion, de
15 l'Ode grecque de Sappho, dont les Gens de Lettres sont obligés à Denis d'Halicar-
nasse¹⁷.

3 Médailles : + [Ins]criptions et. **4** d'une : suppléer *lettre*. **6** Foucault : mot suivi d'une tache d'encre. | et : modifié sur *M*.

Galland n'a vraisemblablement pas lu le « Diodore perdu » dans l'édition d'Estienne revue par L. Rhodoman, qui fit autorité pendant plus d'un siècle et demi (*Diodori Siculi Bibliothecae Historicae libri XV de XL*. [...] *His accesserunt Eclogæ seu fragmenta, ex libris quibusdam Auctoris, qui desiderantur* [Hanoviæ : Typis Wecheliani, 1604, 2 vol.]), mais bien dans une anthologie byzantine d'historiens grecs éditée pour la première fois à Paris en 1634 par Henri de Valois (*Polybii, Diodori Siculi, [...] excerpta ex collectaneis Constantini Augusti Porphyrogenetæ*, p. 220-255). L'éditeur rapportant au seul livre 6 tous les fragments des livres perdus 6-10, Galland note quelques jours plus tard que, parvenu à la fin du livre 6, en raison de la perte des livres 7-10, il entame la lecture du 11^e (voir *infra*, à la date du 13 janvier 1714).

¹³ Il y a un nouveau copiste pour le ms. A32 qui se prend pour un artiste (écriture plutôt fleurie) et qui, pour la plus grande partie de l'année, met un accent grave sur le verbe *a*. La lettre de Pontchartrain (conservée dans AIBL, ms. A32, p. 1-2) apporte des éclaircissements : Gros de Boze est directeur et Massieu sous-directeur. Galland parlera plus avant de Massieu comme étant le « codirecteur » de Gros de Boze (voir *infra*, à la date du 6 février 1714) et plus loin encore comme le « second directeur », de Boze étant le « premier » (voir *infra*, à la date du 16 février 1714).

¹⁴ Concernant une précédente discussion sur Socrate, voir *Journal*, vol. III, à la date du 7 mars 1713. Une version française (qui est bien autre chose qu'une transcription des courts résumés fournis par Gros de Boze dans les registres) des deux discours latins de Fraguier sur Socrate se trouve dans *HMA*, vol. IV, p. 360-380, sous l'intitulé de *Dissertation sur l'Ironie de Socrate, sur son prétendu DEMON familier, & sur ses mœurs*. | ¹⁵ Les registres décrivent la contribution de Kuster comme « un écrit où l'Académie a trouvé beaucoup d'érudition, et de critique ; et dont elle a arrêté qu'on feroit une seconde lecture » (AIBL, ms. A32, p. 2). L'Académie semble être revenue sur son opinion (comme celle-ci a été rapportée par Galland à l'occasion de sa propre intervention dans le débat de la séance du 15 décembre passé) que Kuster avait clairement tort. | ¹⁶ Sur *Archiacis*, voir *Journal*, vol. III, aux dates des 15-19 décembre 1713 et la note 1015. | ¹⁷ L'ode se trouve dans le *Περὶ συνθέσεως ὀνομάτων*, *Sur la composition des mots* (*Dionysii Halicarnasei Opuscula*, II, Teubner). Cette ode est citée par Denys pour illustrer ce qu'il considère être le meilleur style de la poésie lyrique ; dédiée à Aphrodite, elle constitue le premier fragment dans les éditions modernes des œuvres de Sappho. La « Traduction de l'Hymne de Sappho à Venus » (AIBL, ms. A32, p. 3-4) fut lue par Massieu et, « Comme on s'empressoit de faire des compliments à M. l'abbé Massieu sur

